

Wiktoria Sliwowska

NAISSANCE DE L'ÉMIGRATION POLITIQUE RUSSE

Lorsqu'on parle des émigrés russes ou des militants politiques russes à l'étranger au XIX^e s. on songe d'emblée à Alexandre Herzen et à l'Imprimerie Russe Libre de Londres. Par contre, nous ne savons que peu de chose des prédécesseurs et des successeurs de Herzen. Seuls quelques faits isolés, certains épisodes caractéristiques nous sont connus, alors qu'on ignore généralement l'ensemble du processus de formation de l'émigration politique russe à l'état intégral.

Or, cette émigration, qui fut d'abord numériquement faible et politiquement négligeable, s'était développée au point d'assumer un rôle toujours plus considérable dans la lutte contre le despotisme des tsars. Pourtant l'histoire de ce mouvement reste assez mal connue. En dehors de quelques articles et de contributions diverses, il n'existe pas, jusqu'à ce jour, d'étude qui ait tenté de décrire d'une façon synthétique l'histoire de l'émigration politique russe au XIX^e et au XX^e siècle.

En 1907, Mikhaïl Lemke¹ avait publié quelques articles consacrés à ce sujet et basés sur les archives de la police politique russe. Trois ans après, Nicolas Guerchenson (Geršenzon) fait paraître sa monographie dédiée à Vladimir Petcherine (Pečerin)². Depuis, les historiens semblent avoir

¹ M. Lemke, *Knjaz' P. V. Dolgorukov — emigrant*, « Byloe », 1907, n° 3, pp. 153 - 191; le même auteur, *Emigrant Ivan Golovine*, « Byloe », 1907, n° 5, pp. 24 - 52; n° 6, pp. 261 - 285; le même auteur, *Nikolaevskie žandarmy i literatura 1826 - 1855 gg.*, St.-Peterburg 1909, pp. 527 - 572. Une partie importante de documents a été publiée par M. Lemke dans ses commentaires aux oeuvres complètes de A. Herzen, qui paraissaient sous sa direction au cours des années 1915 - 1925 (A. I. Gercen, *Polnoe sobranie sočinenij i pisem*, vol. I - XXII).

² N. O. Geršenzon, V. S. Pečerin, « Naučnoe Slovo », 1904, n° 4, pp. 65 - 88; n° 10, pp. 79 - 90; le même auteur, *Žizn' V. S. Pečerina*, Moskva 1910, etc.

abandonné ce sujet. En dehors de Dimitri Riazanov¹ et de Boris Kozmin⁴, à peu près personne ne s'est occupé sérieusement de ces problèmes.

Tout dernièrement Michel Cadot, professeur à l'Université de Clermont-Ferrand, publiait un gros volume intitulé *La Russie dans la vie intellectuelle française, 1839 - 1855*. Mais, là aussi, les activités des émigrés russes en France n'ont été traitées que du point de vue de l'intérêt croissant porté par les intellectuels français à la Russie.

Or, une étude consacrée au développement de l'émigration politique russe en Europe et à l'origine de ses activités doit nécessairement répondre aux questions suivantes: Quelle est la date approximative de la naissance de cette émigration en tant que milieu politique et social déterminé? Quel a été son rôle dans le mouvement libéral et démocratique russe? Mais il est également fort important de se rendre compte, quand et comment l'opinion publique a été convaincue de la nécessité de cette émigration et du fait qu'elle avait été appelée à jouer un rôle important non seulement dans le mouvement international, mais aussi dans le développement politique intérieur de la Russie. Il serait également intéressant d'étudier à quel moment l'opinion publique fut alertée par l'idée du droit moral d'un citoyen à émigrer ou, comme l'on disait alors, à s'expatrier.

C'est à travers Herzen et l'Imprimerie Libre Russe de Londres que l'émigration politique russe a pu faire connaître, au début, sa voix à l'Europe entière, aussi bien qu'aux recoins les plus reculés de la Russie.

Cela ne s'était pas fait d'emblée, mais graduellement, quelques années après la fondation de cette imprimerie de Londres, à l'époque du « dégel » qui avait suivi la guerre de Crimée. C'est précisément à partir de ce moment que vont se développer en Europe des groupes d'émigrés russes plus ou moins nombreux, plus ou moins actifs suivant les modifications dans la situation intérieure en Russie et de la situation internationale. Des livres et des brochures vont paraître à l'étranger pour être ensuite introduits en fraude sur le territoire russe. Aux périodes d'activité des émigrés vont succéder des années de découragement et de marasme. Herzen va démontrer à la société russe qu'il est non seulement possible, mais nécessaire d'influencer les esprits en Russie en agissant en dehors de son territoire. Herzen et ses successeurs continueront à démasquer les

¹ D. Rjazanov [B. Goldenbah], *Karl Marks i russkie ljudi 40-h godov*, « Sovremennyj Mir », 1912, n° 8, 9, 11 et 12; paru sous forme livresque à St.-Pétersbourg en 1918; le même auteur, *Očerki po istorii marksizma*, Moskva 1923.

⁴ B. P. Kozmin, *Russkaja sekcija I Internacionala*, Moskva 1957; le même auteur, *Iz istorii revoliucionnoj mysli v Rossii*, Moskva 1961 (comprenant une bibliographie complète de ses oeuvres).

abus des institutions de l'État, à publier les manuscrits confisqués par la censure, mais circulant en Russie sous le manteau, et, finalement, à nouer des contacts directs avec les centres de l'opposition clandestine russe.

Cependant, les activités des émigrés russes au lendemain de la guerre de Crimée et dans toute la seconde moitié du XIX^e s. ne sont pas apparues soudain à l'intérieur d'un vide politique. De même, ces activités n'étaient point uniquement le résultat de la défaite militaire du régime tsariste. Leurs origines doivent être cherchées, à notre avis, précisément au cours des trente années du règne autocratique de Nicolas I^{er}, pendant cette longue période de stagnation sociale apparente, illustrée ça et là de timides tentatives d'une activité politique exercée hors des frontières de l'État. C'est justement alors que commençait à s'éveiller la conscience et la compréhension du sens et de la portée d'une émigration politique.

Car ce n'est qu'en apparence que les Russes voyageant à l'étranger pouvaient alors être tous rangés sous l'étiquette de « touristes » ou d'observateurs de la vie dans cet « Occident pourri », comme l'appelait alors la propagande officielle russe. Beaucoup de Russes allaient à l'étranger pour y faire une cure ou pour jouir de divertissements plus ou moins licites, mais impossibles dans leur propre pays.

Durant le long règne de Nicolas I^{er}, seuls quelques particuliers résidaient officiellement à l'étranger ayant été condamnés en justice pour avoir refusé de regagner la Russie. Voici leurs noms: Nicolas Tourgueniev¹, membre des « Décabristes », auteur de travaux économiques, impitoyablement opposé à l'asservissement des paysans et considérant le servage comme la source de tous les maux rongant la Russie.

Vladimir Petcherine², professeur de littérature grecque et romaine

¹ Les archives de la famille des Tourgueniev tout entières ont été offertes, en 1912, à l'Académie des Sciences de Russie par Pierre, fils de Nicolas Tourgueniev (1789 - 1871). Elles se trouvent actuellement à l'Institut de Littérature Russe de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. à Léninegrad (fond 309). La seule étude biographique de Nicolas Tourgueniev a paru il y a un demi-siècle environ (A. N. Sebnin, *Nikolaj Ivanovič Turgenev*, Moskva 1925). Les chercheurs se sont principalement intéressés aux activités de Tourgueniev dans le domaine de l'économie, de l'administration et à sa participation aux associations secrètes des Décabristes en négligeant à peu près entièrement ses années d'émigration. Tout dernièrement V. M. Tarasova vient de publier une série d'articles extrêmement bien documentés et fort intéressants: *Rossija i russkie, N. I. Turgenev o Rossii 30 - 50-h godov XIX veka*, « Učonye Zapiski Marijskogo Gos. Ped. Instituta », vol. XXVII, 1965, pp. 119 - 233; la même auteur, *N. I. Turgenev v Zapadnoj Evrope v 30 - 50-h godah XIX veka i ego obščestvennye svjazi*, *ibidem*, vol. XXVIII, 1966, pp. 45 - 136.

² Les papiers laissés par Vladimir Pečerin se trouvent à l'Institut de Littérature Russe de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. (fond 384), dans la section

à l'Université de Moscou, poète et traducteur. Après ses années d'exil, il se convertira au catholicisme et se réfugiera dans un monastère rédemptoriste pour terminer sa vie comme aumônier d'un hôpital pour indigents à Dublin.

Ivan Gagarine⁷, jésuite, catholique militant, auteur de nombreuses études scientifiques, éditeur des oeuvres de Pierre Tchaadaïev (Čaadaïev), partisan de l'union des Églises d'occident et d'orient sous l'autorité du pape de Rome.

Ivan Golovine⁸, auteur de *La Russie sous Nicolas I*, qui fut le premier livre écrit par un Russe dénonçant le despotisme du tsar Nicolas I^{er}. Golo-

des manuscrits de la Bibliothèque Lénine à Moscou (fond 332 n° 45) et aux Archives Centrales de l'État de la Littérature à Moscou (fond 372). L'auteur de quelques articles sur le même sujet, M. Gu er ch en s on, n'avait eu accès qu'à une partie seulement des documents. En 1932, furent publiées des notes biographiques de Pečerin réunies par Gu er ch en s on qui mourut d'ailleurs avant leur parution en librairie (*Zamogilnye zapiski*). En dehors de ces publications, on peut noter seulement quelques contributions telles que: A. A. Sa bu ro v, *Iz perepiski V. S. Pečerina z Gercenom i Ogarevym*, « Literaturnoe Nasledstvo », vol. LXII, 1955, pp. 466 - 467; V. Fr an k, *Ein russischer Exilant im XIX Jahrhundert: Vladimir Petscherin*, dans: *Russland Studien. Gedenkschrift für Otto Hortsch*, Stuttgart 1957, pp. 29 - 40; P. Sc heu b e r t, *Über einige neue Briefe von Vladimir Pečerin 1867 - 1873*, « Jahrbücher für Geschichte Europa », Bd. VIII, 1960, Hf. 1, pp. 70 - 78; A. Li p s k y, *Pečerin's Quest for Meaning Fullness*, « Slavic Review », vol. XXIII, 1964, n° 2, pp. 239 - 257.

⁷ Les papiers de Gagarine (1814 - 1882) se trouvent à la Bibliothèque Slave à Paris. Le personnage de Gagarine n'a jusqu'à présent intéressé les chercheurs que par certains côtés. C'est ainsi que les savants soviétiques se sont occupés d'Ivan Gagarine uniquement parce qu'on le soupçonnait d'avoir écrit une lettre anonyme à Pouchkine, qui provoqua le duel et entraîna la mort du poète (P. I. Š č e g o l e v, *Duel' i smert' Puškina*, Moskva - Leningrad 1928, pp. 435 - 525; M. Ja š in, *K portretu duhovnogo lica*, « Neva », 1966, n° 2, 3). Les documents des archives de Gagarine à Paris ont été exploités par Ch. Cl a i r (*Premières années et conversion du prince Jean Gagarine*, « Revue du Monde Catholique », vol. XIX, 1883, n° 113 - 118). Certaines époques de la vie de Gagarine ont été mises en lumière par la découverte de documents inédits dans les archives de la police (voir W. Ś l i w o w s k a, *Iwan Gagarin w świetle nieznaných materialów III Oddziału Własnej Kancelarii J. C. Mości [Ivan Gagarine à la lumière de documents inconnus de la III^e Section de la Chancellerie Privée de S. M. Impériale]*, « Slavia Orientalis », 1968, n° 2, pp. 181 - 207).

⁸ Les papiers personnels d'Ivan Golovine (1816 - 1890) ne nous sont pas parvenus. Comme source importante pour sa biographie, nous disposons des dossiers de la police conservés dans les archives de la III^e Section, qui se trouvent aux Archives Centrales de l'État de la Révolution d'Octobre (fond 109, I eksp. 1843, n° 501), aux Archives du Ministère de la Justice et des Cultes, aux Archives Nationales à Paris (F⁷12238, BB¹¹496). Les documents provenant des archives de la III^e Section ont été en principe publiés par M. L e m k e dans les études citées plus haut. Les nombreuses

vine, s'étant trouvé par hasard dans la situation d'émigré politique, essaya par tous les moyens d'acquérir la notoriété et publia de nombreuses études et brochures dont la plupart est toutefois dénuée de valeur. Vers le milieu du XIX^e siècle, il fut le « symbole vivant de la Russie libre », mais n'hésita pas, vers la fin de sa vie, à proposer ses services à la police politique du tsar.

Nicolas Sazonov⁹, écrivain et critique littéraire, collaborateur à la « Tribune des Peuples » d'Adam Mickiewicz et de nombreux périodiques français où il plaçait des articles consacrés à la littérature russe.

Michel Bakounine et Alexandre Herzen qui sont suffisamment connus pour qu'on ait besoin de les présenter plus intimement¹⁰.

Si on compare ces quelques isolés russes aux émigrés d'autres nations qui s'étaient fixés dans nombre de pays d'Europe, on est forcé de reconnaître que l'émigration russe était alors bien faible. Et cela non seulement en comparaison avec les dizaines de milliers d'émigrés polonais,

publications de Golovine se trouvent dispersées un peu partout dans les bibliothèques du monde entier. Parfois, il n'en existe qu'un seul et unique exemplaire. Jusqu'à présent, personne n'a encore publié une étude consacrée à l'ensemble du bagage littéraire de Golovine. Le seul article qui a paru sur cette question est celui de T. M. Koloskov, qui est également l'auteur d'une thèse de doctorat non publiée et intitulée *Obščestvenno-političeskie i sociologičeskie vzgljady I. G. Golovina*, Moskva 1964. Le manuscrit de cette thèse se trouve à la Bibliothèque Lénine à Moscou. Voir aussi T. M. Koloskov, *I. G. Golovin, borec protiv samoderžavija i krepostničestva*, « Vestnik Moskovskogo Universiteta », 1963, n° 6, pp. 97 - 100.

⁹ Les notes et papiers personnels de Nicolas Sazonov (1815 - 1862) ne nous sont pas parvenus. Seuls des fragments de sa correspondance se trouvent aux Archives Nationales Centrales de Littérature à Moscou (fond 1283) et les rapports de police le concernant aux Archives de la III^e Section (fond 109, I eksp. 1849, n° 425). Rjazanov lui a dédié de nombreuses pages dans la monographie citée plus haut *Karl Marks i russkie ljudi 40-h godov*, ainsi que P. B. Kozmin dans l'introduction à la traduction russe du livre de Sazonov *La vérité sur l'empereur Nicolas* (Paris 1854) et de ses articles consacrés à Herzen et à Ivan Tourgueniev (« Literaturnoe Nasledstvo », vol. XLI/XLII, 1941, pp. 178 - 187). Voir également N. E. Zastenker, *Pis'ma N. I. Sazonova Gercenu*, « Literaturnoe Nasledstvo », vol. LXII, pp. 522 - 531; W. Śliwowska, *Mikolaj Sazonow*, « Slavia Orientalis », 1966, n° 3.

¹⁰ Après 1850 sont encore restés à l'étranger en qualité d'émigrés volontaires: Vladimir Engelson (1821 - 1857) et sa femme, ainsi que Nicolas Troubetskoï (1804 - 1874) représentant de l'opposition libérale de la classe nobiliaire russe. Il avait embrassé la religion catholique durant son séjour en France et publiait diverses brochures à propos de problèmes politiques sous le pseudonyme d'Olgherdovitch. Herzen le traitait avec une ironie pleine de condescendance (voir « Literaturnoe Nasledstvo », vol. LXII, 1955, p. 582). On considérait également comme émigrés le groupe de Russes convertis au catholicisme rassemblés autour du père Gagarine (Astramov, Balabine, etc.).

mais également avec les exilés volontaires italiens ou allemands¹¹. Le petit groupe russe était, d'ailleurs, loin d'être homogène du point de vue des moyens matériels dont disposaient ses membres. Leurs idées et leur position politique différaient également. Petcherine et Bakounine étaient pauvres alors que Herzen et Nicolas Tourgueniev avaient des fortunes personnelles. Golovine et Sazonov avaient dilapidé rapidement le petit capital qui devait assurer à chacun d'eux une existence décente à l'étranger. Seule, une opposition farouche envers le despotisme de Nicolas I^{er} pouvait réunir à la même enseigne — et encore temporairement — ces hommes si différents. Les émigrés catholiques ne prenaient pas une part active aux travaux des précédents, bien que leurs activités fussent également liées à l'opposition par suite de la soumission de l'Église orthodoxe à l'État russe, c'est-à-dire au tsar.

Cet état numérique si faible de l'émigration politique russe suscite une question bien naturelle: quelle en était la cause? Il semble bien qu'une certaine influence sur cet état de choses ait été exercée par l'insurrection des Décabristes. La situation géographique de l'Empire russe y a également joué un rôle, quoique, à première vue, pareille affirmation semble ahurissante. En effet, les Décabristes (conjurés de décembre) ne purent passer à l'étranger après l'échec de leur insurrection. La frontière de l'Empire était pour eux infiniment loin... Küchelbecker et Bestoujev avaient en vain tenté de l'atteindre. Et ceux qui, comme Lounine, auraient pu le faire aisément, estimaient que de prendre ainsi la fuite était indigne d'un homme d'honneur. D'autre part l'insurrection n'avait ni duré assez longtemps, ni gagné un territoire suffisant. Quelques régiments massés sur la Place du Sénat à Saint-Petersbourg n'y restèrent que quelques heures alors qu'un autre régiment, celui de Tchernigov, s'égarait en Ukraine et, mettait bas les armes au bout de quelques jours à peine. Tous ceux qui avaient participé à l'insurrection tombèrent aux mains de la police et furent déportés en Sibérie et, dans certains cas plus favorables, incorporés dans des bataillons guerroyant dans le Caucase.

Pourtant, il est bien entendu que le nombre des Russes résidant en Europe occidentale au temps du règne de Nicolas I^{er} avait été bien supérieur aux quelques noms des exilés « officiels » cités plus haut. D'autres

¹¹ Les émigrés polonais comptaient quelque neuf mille personnes qui s'étaient expatriées après l'insurrection de 1830 - 1831 et sept mille environ après l'insurrection de 1863 - 1864 (voir J. W. Borejsza, *Emigracja polska po powstaniu styczniowym* [L'émigration polonaise après l'insurrection de 1863 - 1864], Warszawa 1966, p. 19). En comparaison, l'émigration russe sera toujours numériquement beaucoup plus faible, même lorsque les maisons d'édition et les imprimeries russes entreront en activité en Europe occidentale. Jusqu'à l'année 1905, les émigrés russes compteront à peine une centaine de personnes.

citoyens russes vivaient en dehors des frontières de leur pays et participaient activement à la vie politico-sociale de l'Europe. Ceux qui avaient décidé de ne plus retourner en Russie craignaient la police du tsar, qui pouvait avoir eu vent de certaines manifestations hostiles au régime tsariste, de certaines conversations ou activités des sujets en question.

Les années 1825 - 1855 constituaient comme une période préparatoire pour les activités futures des émigrés russes. Ces derniers cherchaient alors leur voie, nouaient des contacts, tâtaient le terrain, vérifiaient leurs possibilités d'action. C'est cette somme des expériences faites par des gens, qui souvent n'avaient même pas l'intention de rester à l'étranger d'une façon définitive, qui est à l'origine de l'émigration russe en tant que force sociale et politique.

La période dont il est question — le règne de Nicolas I^{er} — était loin de favoriser la décision de s'expatrier pour toujours. Cela signifiait une rupture de tous les liens qui unissaient le citoyen russe à son pays, à sa famille, ses proches, ses amis. Une telle perspective d'isolation totale était encore plus sensible du fait que l'exilé volontaire ne pouvait compter sur quelque appui que ce fût puisqu'il n'y avait pas de milieu d'émigrés russes dans aucun des pays d'Europe. A la fin du XIX^e siècle, les révolutionnaires russes, qui quittaient leur patrie pour échapper à la police ou pour élargir leur champ d'action, étaient rapidement pris en charge par leurs camarades établis à l'étranger. Ils pouvaient ainsi continuer leurs activités libérales ou révolutionnaires. Rien de pareil pour la génération précédente dont le pessimisme était encore accru par l'apparence de solidité inébranlable du régime tsariste et l'absence d'espoir d'un changement prochain.

Ce qui plus est, l'opinion publique russe — au sens large de ce mot — considérait l'expatriation volontaire comme un acte hautement antipatriotique, une sorte de trahison. On y voyait une preuve de manque de courage, de fuite devant les maux et les difficultés de la vie en Russie. Le fait de s'établir définitivement à l'étranger était interprété comme une solution de facilité pour des gens qui renonçaient une fois pour toutes à travailler activement au salut de leur patrie.

Même la génération des Décabristes considérait — du moins avant le soulèvement de décembre — l'abandon définitif de son pays comme un acte indigne de tout bon citoyen. Une telle initiative apparaissait — en dehors de la période d'études et formation intellectuelle à l'étranger — comme une preuve de paresse et de renonciation à toute activité en faveur de la Russie. C'est ainsi que Nicolas Tourgueniev, obligé de rester en Europe occidentale, se sentira entièrement désemparé et verra tous ses projets d'avenir anéantis.

Les premières années passées à l'étranger renforcèrent encore ce sentiment chez les premiers émigrés russes. A l'époque d'une stagnation générale politico-sociale, le sort de ces bannis n'était guère enviable. Rien ne laissait soupçonner qu'ils fussent capables d'acquérir un poste meilleur que dans leur pays d'origine, de mieux exercer leurs talents et leurs capacités. C'est pourquoi Michel Satine, poète et traducteur, camarade d'université de Herzen et d'Ogariov, arrêté comme eux en 1834, écrira 11 ans plus tard dans une lettre à Ogariov: « Nicolas! George Sand a raison. A notre époque s'expatrier c'est un malheur pour tout Russe! Je suis arrivé à cette conclusion en regardant nos amis et nos connaissances à Paris »¹².

La question était angoissante. On en discutait inlassablement aussi bien en Russie que pendant les voyages à l'étranger faits par les opposants au régime tsariste¹³. Dans leurs lettres et notes journalières on retrouve sans cesse la même question lancinante: Que faire? Fuir? Chercher une place au soleil à l'étranger ou bien rester en Russie en se condamnant volontairement à une passivité obligatoire?

En admettant une pareille éventualité, on avait l'air d'abandonner non seulement son pays mais aussi l'idée d'une lutte politique. Même Herzen, en quittant la Russie en 1847, était en proie à un violent conflit intérieur et n'avait aucune certitude de jamais regagner sa patrie. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'il se décida à rompre avec l'empire des tsars.

Vers 1845, Michel Bakounine insistait pour que soit formé « un centre de propagande russe à l'étranger », capable de développer une activité politique importante, puisqu'il ne pouvait être entravé par la censure et la menace des déportations en Sibérie. Or, l'ensemble des libéraux russes de l'époque s'étaient alors prononcés contre cette initiative¹⁴. Herzen, une fois arrivé en France, se plaignait que ses amis établis à Paris depuis quelques années fussent incapables d'apprécier l'importance des activités de Vissarion Bielinski et de la valeur de son influence sur l'opinion publique en Russie. Herzen ne partageait nullement l'avis de ceux qui considéraient que ce « fou de Vissarion » serait à même de rendre de bien plus grands services à la cause de la liberté en restant définitivement à l'étranger.

¹² D'après V. Češihin-Vetrinski, *V sorokovyh godah*, Moskva 1899, pp. 159 - 160.

¹³ A. Herzen, *Sobranie sočinenij v 30 tomah*, vol. II, Moskva 1954, pp. 328 et 329; Sazonov fait allusion à un de ces débats dans un article publié dans « La Gazette du Nord » et consacré à I. Tourgueniev, qui se prononçait résolument contre l'émigration hors de Russie. Voir « Literaturnoe Nasledstvo », vol. XLI/XLII, p. 189.

¹⁴ Voir A. E. Panaeva (Golovačeva), *Vospominanija*, Moskva 1956, pp. 128, 129; J. Steklov, *M. A. Bakunin, ego žizn' i dejatel'nost'*, vol. I., Moskva 1926, p. 20.

Deux ans plus tard, fort de l'expérience du Printemps des Peuples en Europe et averti de l'accroissement de la terreur policière en Russie, Alexandre Herzen se résout à demeurer définitivement à l'étranger. Rappelons ses arguments qu'il développait devant ses amis pour se disculper en quelque sorte de cette décision. Il choisissait cette solution non pas parce qu'il craignait de revenir en Russie, mais parce qu'il pouvait mieux s'employer à la lutte pour son idéal en restant hors des frontières de l'État policier.

Herzen estimait donc nécessaire de justifier sa décision. Il est vrai qu'il n'existait alors ni périodiques, ni organisations, ni maisons d'édition russes à l'étranger. De plus, on pensait généralement qu'en restant en dehors des frontières de son pays, l'écrivain compromet son avenir littéraire, le savant perd la possibilité de poursuivre ses travaux et le militant s'interdit toute activité visant l'amélioration de la situation dans son pays. Un émigré — croyait-on — est inexorablement condamné au désœuvrement, à une existence oisive s'il possède quelque fortune, à la misère et une vie inutile s'il n'en a pas.

En 1853, Herzen réussit grâce, entre autres, à l'aide d'émigrés polonais de créer la Libre Imprimerie Russe de Londres. Cependant, ses arguments en faveur d'une émigration russe active à l'étranger ainsi que ses appels à des collaborateurs bénévoles n'avaient encore trouvé aucun écho chez ses compatriotes. Durant ses premières années d'exil Herzen s'était trouvé à peu près complètement isolé. Son attitude qu'il avait définie dans ses premières publications fut violemment critiquée par ses anciens amis de Moscou. L'opinion de ces derniers se résume dans les lettres que Timofieï Granovski, professeur d'histoire à l'Université de Moscou, adressait à Herzen afin de le dissuader de s'attaquer au despotisme russe. Les arguments de Granovski étaient les suivants: une activité politique à l'étranger ne peut que compromettre les efforts du petit groupe de libéraux existant en Russie et leur attirer les foudres de la répression policière. Ainsi, ils n'auront plus la possibilité de s'exprimer dans la presse légale et la censure pourchassera les moindres indices d'une opposition au régime tsariste. D'autre part — poursuivait Granovski — les publications et revues étrangères n'ont aucune chance d'alerter la population russe et ne seront lues que par quelques aristocrates indifférents par définition à la cause du peuple. Le fait de demeurer loin du terroir, l'absence de contacts avec ses lecteurs condamne l'écrivain à l'étiollement de son talent littéraire. C'est pourquoi, l'émigration est foncièrement nui-

sible aussi bien du point de vue des émigrés eux-mêmes que pour la cause de la Russie et de ses meilleurs représentants¹⁵.

Mais Herzen ne se laissa pas convaincre. Il déplorait évidemment son isolement tout en le considérant comme un mal passager, car il était fermement persuadé d'avoir choisi la solution juste. En 1851, il publiait une brochure intitulée *Du développement des idées révolutionnaires en Russie* dans laquelle il écrivait: « A l'heure actuelle, l'émigration constitue l'acte d'opposition le plus sérieux dont un Russe soit capable ». Dans une lettre à Alexandre Tchoumikov, le seul Russe qui avait eu non seulement le courage de lui donner raison, mais qui le fortifiait encore dans sa résolution, Herzen disait: « Chacune des paroles de l'homme dévoué sans bornes à notre cause vaut un acte; c'est par nécessité que je suis resté sur la rive occidentale, en désirant seulement être votre porte-parole échappant à la censure [...] De nos jours, l'émigration peut nous apporter des grands avantages; mais il manque de Russes capables d'action »¹⁶.

Or, cinq années après que ces paroles aient été écrites, il s'est trouvé des Russes « capables d'action ».

*

L'homme qui avait décidé de quitter la Russie était de ce fait condamné inexorablement à rompre tout contact avec son pays d'origine. De plus, l'exilé mettait en danger les membres de sa famille et les exposait à des persécutions plus ou moins accusées. Chaque fois qu'un représentant d'une famille faisait preuve d'opposition au régime, ses proches rencontraient d'habitude diverses difficultés administratives, leur avancement comme fonctionnaires s'en trouvait empêché, et ils devaient parfois renoncer à toute carrière ministérielle. Le despotisme n'avait aucune magnanimité et la grâce du tsar ne s'appliquait qu'aux traîtres ou aux repentis.

D'après la législation russe, la décision de ne pas rentrer en Russie aux termes du délais stipulés dans le passeport constituait un délit et rester, sans permission préalable, à l'étranger frisait la haute trahison. Le code pénal de 1845 prévoyait pour ce genre de crime la confiscation de tous les biens et le « bannissement définitif ». Dans le cas où le banni s'avisait de son propre chef de rentrer en Russie, cet article du code pré-

¹⁵ Voir les lettres de T. Granovski à A. Herzen dans « Zvenija », vol. VI, 1936, pp. 355 - 364 et dans « Literaturnoe Nasledstvo », vol. LXII, pp. 86 - 104.

¹⁶ A. Herzen, *Sobranie...*, vol. XXIV, Moskva 1961, p. 200.

voyait sa déportation en Sibérie¹⁷. Ce qui peut nous surprendre c'est que ce châtement pouvait être appliqué au délinquant non pas même pour une activité politique dirigée contre le régime et poursuivie à l'étranger, mais simplement du fait qu'il « avait refusé de rentrer en Russie ».

Le droit de voyager à l'étranger était réservé uniquement aux citoyens libres, c'est-à-dire aux nobles, bourgeois et à ceux des serfs qui avaient été affranchis. Il fallait encore que les candidats au voyage n'aient pas de conflit latent avec les autorités. Il suffisait en principe de payer les droits prévus pour l'obtention du passeport et de placer par trois fois une annonce dans un journal comme quoi on s'apprêtait à partir pour l'étranger. Cependant, aussi bien le droit au passeport que les formalités pour son obtention furent rendus beaucoup plus ardues sous le règne de Nicolas I^{er}. C'est ainsi que, le 19 février 1831, on interdit tout voyage à l'étranger aux jeunes de moins de 18 ans¹⁸. Le 17 avril, un oukaze impérial limitait le séjour à l'étranger à cinq ans maximum pour la noblesse et à trois années pour les représentants des autres états. Toute initiative de prolonger ce séjour sans autorisation préalable était sévèrement punie¹⁹. Le 10 juillet 1840, la taxe pour le passeport donnant droit à un voyage à l'étranger était portée à 10 roubles²⁰. Le 15 mars 1844, les prescriptions en vigueur furent rendues encore plus sévères puisque, dorénavant, il fallait avoir plus de vingt-cinq ans pour pouvoir partir à l'étranger et que les droits perçus pour l'obtention du passeport étaient décuplés: cent roubles en argent pour chaque semestre passé à l'étranger²¹. Cette taxe était vraiment prohibitive, si l'on considère qu'un fonctionnaire de département ou un médecin de province gagnait de 350 à 450 roubles par an alors qu'un petit fonctionnaire n'en gagnait que 120 à peine. C'est ainsi que de nombreux Russes désirant se rendre à l'étranger devaient d'abord trouver l'argent nécessaire pour payer leur passeport, sans parler des moyens de subsistance, une fois qu'ils allaient résider hors des frontières de la Russie²².

Toutes ces aggravations dans le système de l'octroi des passeports avaient été — au dire des contemporains — provoquées par les événements

¹⁷ Voir *Uloženie o nakazanijah ispravitelnyh i ugovornyh*, S.-Peterburg 1845, pp. 99 - 100. Cf. I. D. Baum, *Bor'ba carskogo pravitel'stva protiv prava ubežišča, « Katorga i Ssylka »*, vol. XLII, 1928, p. 118.

¹⁸ *Polnoe sobranie zakonov rossijskoj imperii*, vol. VI, S.-Peterburg, 1832, pp. 167, 168.

¹⁹ *Ibidem*, vol. IX, 1835, pp. 194 - 195.

²⁰ *Ibidem*, vol. XV, 1841, pp. 184 - 185.

²¹ *Ibidem*, vol. XIX, 1845, pp. 195 - 196.

²² Voir A. E. Panaeva, *op. cit.*, pp. 115—116; cf. E. N. Nekrasova, A. I. Gercen, *ego hlopoty o zagraničnom pasporte i poslednjaja poezdka v Peterburg, « Russkaja Mysl' »*, 1904, n° 10, p. 54.

et les révolutions en Europe environ des années 1830. Plus tard, la cause en fut vraisemblablement la décision de Bakounine et de Golovine de poursuivre leurs activités révolutionnaires à l'étranger (1844) et la conversion de Gagarine à la religion catholique²³.

Durant un quart de siècle, le gouvernement tsariste s'efforcera de freiner les départs de ses sujets vers l'Europe afin d'éviter l'extension de « la peste révolutionnaire ». Ces interdictions furent complétées par un contrôle beaucoup plus sévère des livres introduits en Russie. D'un autre côté, dès 1831, la police politique russe organise une section spéciale chargée de surveiller les agissements des Russes à l'étranger²⁴. La vérification de la correspondance venant de l'étranger ainsi que les rapports provenant des ambassades et des consulats se sont, en effet, avérés insuffisants. Au début, cette section de la police avait été chargée de contrôler les activités des émigrés polonais. Peu à peu, cependant, les Russes résidant à l'étranger commencent d'éveiller des soupçons et inquiètent le III^e Département de la Police à Saint-Pétersbourg. Ce département embauche, en 1837, Iakov Tolstoï, ancien décabriste qui s'avère pour la police une recrue de choix, puisqu'il va durant dix ans envoyer à ses supérieurs des rapports détaillés concernant non seulement la situation politique en France, mais également les agissements de ses compatriotes y résidant²⁵.

Bien vite, d'ailleurs, le fait que les Russes séjournant à l'étranger faisaient l'objet d'une surveillance policière cessa d'être un secret²⁶. Bien

²³ M. A. Korff, *Iz zapisok*, « Russkaja Starina », 1899, n° 11, p. 294.

²⁴ V. Bogučarskij [Iakovlev], *III Otdelenie o sebe samom*, « Vestnik Evropy », 1917, n° 3, pp. 92, 93, 103.

²⁵ Voir B. L. Modzalevskij, *Iakov Nikolaevič Tolstoj. Biografičeskij očerk*, « Russkaja Starina », 1899, n° 9, pp. 587 - 614; *ibidem* n° 10, pp. 175 - 199. Les rapports de Tolstoï ont été publiés en partie en traduction russe sous le titre *Revolucija 1848 goda vo Francii (donesenija I. Tolstogo)*, Leningrad 1925; E. Tarlé, *Donesenija I. Tolstogo iz Pariža v III Otdelenie*, « Literaturnoe Nasledstvo », vol. XXXI/XXXII, 1937, pp. 563 - 662. On y trouvera également une description détaillée des archives de Tolstoï à la p. 645 et 646. De plus, aux archives de la III^e Section se trouvent aussi les rapports des informateurs permanents de la police, résidant à l'étranger: d'un certain Wedecke à Berlin, portant sur les années 1838 - 1845 (en allemand et en français), qui occupent trois volumes numérotés de 170 à 172, de Saint-Léger (Baquier), portant sur les années 1837 - 1841, rédigés en français et portant les numéros 173 - 187 (15 volumes), de Schweizer et de ses aides, portant sur les années 1824 - 1844, en français et en allemand (8 volumes, numéros 207 - 305) et de Jonis Schneider, portant sur les années 1849 - 1860 en allemand et en français (14 volumes, numéros 306 - 319), etc.

²⁶ Custine en a fait mention dans son livre *La Russie en 1839*, Paris 1843, et E. Guinot dans *Les étrangers à Paris* (chapitre « Les Russes à Paris »), Paris 1844. Le personnage d'un informateur de la police russe à l'étranger a été campé avec brio par I. Golovine dans son livre *Les types et les caractères russes* (Paris 1849).

entendu, cette surveillance ne s'exerçait pas sur tous les Russes résidant à l'étranger. Les potins, la vie mondaine, les salons aristocratiques russes de Paris n'intéressaient que médiocrement le III^e Département de la Police. Là aussi il y avait cependant des exceptions comme ce fut le cas de Pierre Dolgoroukov dénoncé par Iakov Tolstoï en 1843. Dolgoroukov venait alors de publier, sous le pseudonyme d'Almagro, une brochure intitulée: *Notices sur les principales familles de la Russie* dans laquelle il signalait certains détails peu reluisants et relatifs aux ancêtres des familles dont les membres faisaient alors partie du gouvernement impérial russe. Le tsar ordonna alors à Dolgoroukov de rentrer en Russie. Celui-ci obtempéra et fut mis en résidence surveillée dans les confins de la Russie orientale. Ce n'est qu'en 1860 qu'il deviendra un émigré politique²⁷.

Parmi les salons russes à Paris, tels que ceux de la princesse Lieven ou de la princesse Catherine Bagration, c'est surtout la maison de Sophie Svetchine qu'intéressait les policiers du III^e Département. M^{me} Svetchine (Svečín) avait sa propre chapelle privée et son salon constituait un des centres les plus actifs du catholicisme militant parmi les Russes²⁸.

Il faut souligner que les habitués des salons russes de Paris, qui souvent faisaient durer indéfiniment leur séjour en France, n'éveillaient qu'un intérêt mitigé des services de la police de Saint-Pétersbourg et ce n'est pas contre eux qu'étaient dirigées les aggravations des prescriptions administratives concernant les passeports. Mais ce sont eux qui, durant de longues années, fournissaient à l'opinion publique de l'Europe l'image des Russes et de la Russie. C'est pourquoi, Michel Cadot a certainement raison quand il écrit: « Aux yeux de la majorité des Français, la Russie était représentée non par cette poignée de mal-pensants, mais par cette colonie de voyageurs, de grands seigneurs oisifs et de femmes du monde que la Russie nous envoyait chaque année »²⁹.

²⁷ En dehors des études de M. Lemke, concernant la vie et les activités de P. Dolgoroukov, voir également l'introduction de S. V. Bahrušin au livre intitulé *P. V. Dolgoroukov, Peterburgskie očerki. Pamflety emigranta 1860 - 1867*, Moskva 1934. Voir aussi *Iz perepiski P. V. i V. P. Dolgorukova s Gercenom i Ogarevym*, « Literaturnoe Nasledstvo », vol. LXII, pp. 126 - 132; B. Hollingsworth, *The « Republican Prince »*. *The Reform Projects of Prince P. V. Dolgoroukov*, « The Slavic and East European Review », vol. XLVII, 1969, 109, pp. 447 - 468; D. Field, *P. V. Dolgoroukov's Emigration from Russia*, « The Slavic and East European Review », vol. XLVIII, 1970, n° 3, pp. 261 - 265.

²⁸ Voir Archives Centrales d'État de la Révolution d'Octobre (fond 109, I. eksp., 1952, n° 346, p. 6, v. 123 - 127). A propos de la vie de Sophie Svetchine, voir M. J. Rouët de Journal [S. J.], *Une Russe à Paris. Madame Svetchine*, Paris 1929,

²⁹ M. Cadot, *La Russie dans la vie intellectuelle française 1839 - 1855*, Paris 1967, p. 51.

En effet, les émigrés politiques, tout en ne formant qu'une minorité, ne se souciaient point de se faire connaître en sachant fort bien qu'ils faisaient l'objet d'une constante surveillance policière. Même lorsqu'ils écrivaient, ils utilisaient des pseudonymes qui n'étaient connus que de leurs amis les plus intimes. Même Iakov Tolstoï, tout bien informé qu'il fût, ne réussit pas à repérer les pseudonymes de Bakounine (Jules Elysard) et de Sazonov (Voynov). Nicolas Spechnev put cacher aux autorités russes toutes ses activités révolutionnaires en Europe et ses rapports avec les émigrés polonais jusqu'à l'affaire des fourieristes russes du cercle des Petrahevcev (Petraševcev)¹⁰. Les noms de Bakounine et de Herzen ne furent connus en Europe qu'après 1849.

C'est pourquoi, Duchâtel, ministre de l'intérieur, en répondant à l'interpellation d'Alexis Vavin à la séance de la Chambre du 4 février 1848, concernant l'expulsion de Bakounine à la suite des démarches de l'ambassade russe à Paris, outrée des discours qu'il avait prononcés au cours d'une cérémonie commémorant le 18^e anniversaire de l'insurrection polonaise de 1830 - 1831, pouvait se permettre de préciser: « Ce n'est pas un réfugié dans le vrai sens du mot; il n'y a pas d'émigration russe pour causes politiques »¹¹.

Or, durant ces années il existait déjà bel et bien une émigration russe, bien que l'opinion publique européenne n'en fût pas encore au courant.

On ne s'apercevait pas non plus en Europe de la présence des Russes dans les universités européennes. Ceux-là ne venaient pas seulement pour se reposer ou se distraire, mais pour s'assimiler les réalisations de la pensée européenne, pour acquérir des connaissances et des capacités techniques.

Ces pèlerinages de la jeunesse russe vers les centres scientifiques de l'Europe remontaient au milieu du XVIII^e siècle et ne s'étaient presque jamais interrompus. Numériquement faibles, ces groupes constituaient cependant un pourcentage élevé parmi les futurs cadres des universités et des grandes écoles russes. On peut observer, d'ailleurs, un changement graduel dans la direction de ces voyages d'études de cette jeunesse éprise de sciences, affamée de lectures et désirant voir ses convictions politiques et sociales se confirmer. A la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e ce fut surtout Göttingen qui attirait la jeunesse russe de sorte qu'on l'avait surnommée « la Mecque des romantiques russes ». Après 1830, c'est surtout vers Berlin que se dirigeaient les disciples russes de Hegel qu'on a surnommés par la suite « les idéalistes de la troisième décennie ». D'autres

¹⁰ *Delo Petraševcev*, vol. I, Moskva-Leningrad 1937, pp. 348, 364.

¹¹ « Le Moniteur Universel » du 5 février 1848. Voir également I. P. Pfitzer, *Bakuninstudien*, Prag 1932, pp. 36, 39.

centres universitaires connus comme Halle ou Heidelberg accueillait également des étudiants, mais ils étaient loin d'égaliser en importance le rôle joué, au cours de la première moitié du XIX^e siècle, par Berlin ou Göttingen. Heidelberg ne deviendra un centre important d'étudiants russes qu'après 1860.

Vers 1840 et après, c'est Paris qui attire surtout les jeunes Russes. « C'est là que se hâtent tous ceux que fascine le socialisme utopique et affluent vers la cité de Fourier, de Saint-Simon, de Louis Blanc et surtout de George Sand »²¹. On peut donc les voir aux cours de Michelet, Mickiewicz et Quinet au Collège de France, aux conférences d'Auguste Comte, dans les clubs et les cafés où ils s'efforçaient de parfaire leur éducation et leurs connaissances du monde contemporain.

Il faut ici souligner une différence fondamentale entre Paris et les universités allemandes. Les jeunes Russes arrivaient à Paris en quelque sorte en cachette et souvent sans l'autorisation de l'administration russe. Quant aux universités allemandes, ils y venaient soit de leur propre initiative et à leurs propres frais, mais plus souvent encore ils y étaient envoyés aux frais de l'État russe, qui choisissait parmi les étudiants ceux qui pouvaient profiter d'un séjour dans ces universités en complétant leurs connaissances dans des domaines particulièrement arriérés en Russie.

En dehors des cours de grands savants et des sommités intellectuelles, les convictions des jeunes Russes se transformaient par les lectures et leurs rapports avec leurs condisciples et la population des villes d'Europe. Ils apprenaient à connaître des milieux neufs et se familiarisaient avec les opinions de ces milieux, avec les vues sur la Russie des personnes qu'ils rencontraient. Soulignons aussi les voyages en divers pays d'Europe qui figuraient au programme du séjour des boursiers russes à l'étranger. La France en était exclue, mais la plupart des étudiants s'arrangeaient pour contourner les interdictions.

Les rapports des étudiants russes avec les populations locales n'étaient pas toujours agréables pour les premiers. Ils devaient, à tort ou à raison, supporter le poids de la responsabilité pour la politique menée par leur gouvernement. Les gens qu'ils fréquentaient étaient généralement persuadés que la Russie n'est qu'un vaste pays de barbares et d'esclaves, aussi bien au sens propre qu'au figuré. Cette opinion était particulièrement répandue en Europe au lendemain de l'écrasement de l'insurrection polonaise de 1830 - 1831. Alexandre Nikitenko note le 21 juin 1833 dans son journal que « les Russes sont détestés partout, même à Berlin ». C'est du moins ce que lui affirmait un étudiant arrivé fraîchement d'Allemagne, Pierre Kalmykov, futur professeur et doyen de la faculté de droit de

²¹ D. R j a z a n o v, *Karl Marks i russkie ljudi 40-h godov...*, p. 6.

l'université de Saint-Pétersbourg. Une année plus tard, il note également les paroles suivantes prononcées par des licenciés de l'université de Berlin: « Ils disent que la haine des Russes à l'étranger est générale et extraordinaire. Souvent ils étaient obligés de cacher aux étrangers leur nationalité pour pouvoir être accueillis par des paroles ou des gestes amicaux de la part des étrangers. Ils nous considèrent comme des Huns, qui menacent l'Europe d'une nouvelle invasion des Barbares »³³.

Les jeunes Russes envisageaient avec beaucoup de sérieux leur séjour à l'étranger. Ils s'efforçaient d'en tirer le meilleur parti possible et en profiter au maximum. Ils se considéraient comme des « envoyés » de leurs amis restés en Russie et c'est pourquoi ils se faisaient un devoir de les informer de leurs initiatives, de donner des comptes rendus détaillés des cours qu'ils suivaient, de leur faire connaître le résultat de leurs lectures, des rapports avec leurs professeurs, etc. A ce propos, on doit citer les lettres de Petcherine, qui fut d'abord boursier de l'État russe et, plus tard, membre du « cercle Stankevitch » à Berlin à la fin des années trente du XIX^e siècle, pour finir comme émigré politique. De même, la correspondance d'Ogariov et de Bakounine au cours de la décade suivante constitue une source très riche d'informations concernant l'état d'esprit, les domaines qui les intéressaient et l'évolution de leurs convictions politiques et sociales³⁴.

Les futurs professeurs des universités russes ne consacraient pas tout leur temps à « la science pure ». Comme ils envoyaient systématiquement des comptes rendus à leurs autorités, on peut y trouver les noms des professeurs dont ils suivaient les cours, des savants qu'il fréquentaient, les listes des langues qu'ils étudiaient. Bien entendu, tout ce qui pouvait éveiller le moindre soupçon auprès des autorités administratives et scolaires russes était soigneusement omis dans ces rapports. Il arrivait pourtant que le ministère de l'Instruction publique à Saint-Pétersbourg fût informé de leurs « agissements déloyaux » par des rapports émanant de leurs « tuteurs » qui étaient officiellement chargés de les surveiller à l'étranger, comme cela avait eu lieu dans le cas particulier de Petcherine³⁵.

Ce n'est donc nullement par l'effet du hasard que ce furent précisément

³³ A. V. Nikitenko, *Dnevnik v 3-h tomah*, Moskva 1955, vol. I, pp. 147, 173.

³⁴ Les lettres de V. Petcherine n'ont été que partiellement publiées dans la monographie que lui a consacrée M. Guerchenson. Elles se trouvent dans la Section des Manuscrits de la Bibliothèque Lénine à Moscou (fond 332, n°45); les lettres de Bakounine relatives à cette période ont été publiées dans le volume III des oeuvres choisies de Bakounine sous la direction de J. Steklov (M. Bakounin, *Sobranie sočinenij i pisem*, vol. I - IV, Moskva 1934 - 1935).

³⁵ Voir S. Štrajh, V. S. Pečerin za granicej, dans *Russkoe Prošloe*, vol. III, Peterburg — Moskva 1923, pp. 87, 88.

les rangs de ces étudiants russes qui fournirent les premiers candidats à l'émigration politique.

Parmi ces jeunes Russes poursuivant leurs voyages d'études à travers le continent européen à la recherche du sens et du but de la vie, on pouvait assez facilement retrouver diverses variantes de ce que Ivan Tourgueniev a appelé « l'homme inutile » russe³⁶. Cette expression a, d'ailleurs, été adoptée généralement plus tard aussi bien en littérature qu'en historiographie. Ces représentants de la noblesse russe se voyaient isolés de leur classe sociale par suite d'« une éducation universaliste », suivant l'expression de Herzen, et se sentaient incapables de s'intégrer à la société soit en Russie, soit à l'étranger. Ils étaient parfaitement conscients de leurs sentiments d'opposition foncière au régime du tsar Nicolas I^{er} et à toutes les manifestations du despotisme et de la tyrannie, mais ils se rendaient également compte que rien ne les reliait plus à leurs origines sociales, qu'ils avaient brisé, une fois pour toutes, les liens qui les attachaient à leur classe. De plus, ils se sentaient profondément inutiles et croyaient avoir gâché leur vie qui ne leur donnait aucune satisfaction, puisque les résultats en étaient bien au-dessous de leurs possibilités. Dépourvue de perspectives d'avenir et de conditions pour une activité en accord avec leurs convictions, l'existence de ces Russes était en désaccord profond avec leurs désirs, leurs théories et leurs lectures.

Cette opposition intérieure de ces « hommes inutiles » constituait, dans les conditions si complexes du despotisme russe d'alors, un premier essai de révolte, un premier pas vers une libération spirituelle du joug imposé par « l'unanimité » officielle. Elle présentait donc un danger caractérisé pour le régime. C'est pourquoi l'appareil policier russe s'efforçait de lutter non seulement avec toute activité dirigée manifestement contre le système autocratique ou contre l'asservissement des paysans, mais s'attaquait par tous les moyens à toute manifestation d'une façon de penser inconformiste. La police redoublait donc d'efforts pour traquer, retrouver, étouffer dans l'oeuf la moindre trace de cet esprit de protestation que ce fût dans une correspondance privée, dans des chansons ou au long d'un article de presse.

Un des exemples les plus typiques de cet état d'esprit pour les « hommes inutiles » de l'époque nous est fourni pas Vladimir Petcherine.

³⁶ Voir A. Lavreckij, *Lišnie ljudi*, dans: *Literaturnaja Enciklopedija*, vol. VI, Moskva 1932, pp. 514 - 540; L. Mann, *Lišnij čelovek*, dans: *Kratkaja Literaturnaja Enciklopedija*, vol. IV, Moskva 1966, pp. 399, 400; J. et A. Walicki, *U źródeł problematyki « zbędnego człowieka » w twórczości Turgeniewa* [Origines de la problématique de « l'homme inutile » dans l'oeuvre de Tourgueniev], « *Slavia Orientalis* », vol. VI, 1957, pp. 5 - 23; A. Walicki, *W kręgu konserwatywnej utopii* [Dans le royaume de l'utopie conservatrice], Warszawa 1964, pp. 271 - 291 et 309 - 310.

Vagabondant à travers l'Europe à la recherche d'un pays et d'une profession qui lui auraient permis de vivre en accord avec sa conscience et ses convictions, il ne put trouver ni l'un ni l'autre et finit par se retirer dans une cellule monastique. Il en fut de même pour Nicolas Sazonov dont la vie se déroulait entre des séjours en prison pour dettes et la direction de journaux démocratiques plus ou moins éphémères. Une fois seulement son existence sembla prendre un tour plus vivant: en 1848, lors de la vague révolutionnaire en Europe. Mais, les mouvements de libération une fois réprimés, Sazonov revint à son existence précaire et terne. Les Engelson, arrivés en Europe vers 1858, perdus et éternellement en conflit avec eux-mêmes et leur entourage, le prince Troubetskoï et quelques autres faisaient l'expérience d'une Europe déjà matée, écrasée par la répression. Ils ne leur fut pas donné de partager les moments d'exaltation éprouvés par Herzen, Bakounine et Sazonov, qui avaient pu se persuader — durant un laps de temps très court, il est vrai — qu'ils étaient capables de servir l'Europe et la Russie, de leur être utiles et de participer activement à des événements historiques.

Pour les contemporains, il était parfois difficile de distinguer ces éternels rêveurs et contestataires, torturés par leur besoin de chercher dans les doctrines philosophiques la réponse aux questions sociales, politiques et religieuses, des simples touristes et d'insouciantes globetrotters qui parcouraient alors également les pays d'Europe. Il est caractéristique que presque tous les représentants les plus éminents de la génération d'Herzen portaient — à des degrés différents et au cours de différentes périodes de leur vie — l'empreinte de cette « inutilité » et de leur aliénation à l'égard de leur milieu social originel. Nombre d'entre eux surent guérir assez vite de cette maladie de l'adolescence et se transformèrent sans peine en loyaux sujets du tsar, parfois même en défenseurs du système autocratique russe quelque peu modifié au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle.

Ce furent ces gens-là précisément qu'avait rencontrés Karl Marx entre 1840 et 1850³⁷. Parmi ses amis parisiens avec lesquels il entretenait, par la suite, une volumineuse correspondance, se trouvaient Paul Annenkov et Nicolas Sazonov³⁸. Il était également très lié avec Grigori Tolstoï pro-

³⁷ A propos des relations entre K. Marx et les Russes à l'exception de D. Rjazanov (voir l'ouvrage cité ainsi que l'article *Novye dannye o russkikh prijateljah Marksa i Engelsa* dans « *Letopisi Marksizma* », 1928, n° 6, p. 47) écrivait dernièrement S. S. Volk, *Karl' Marks i russkie obščestvennye dejateli*, Leningrad 1969.

³⁸ Voir *Perepiska K. Marksa i F. Engel'sa s russkimi političeskimi dejateljami*, izd. II, Moskva 1951.

priétaire foncier de la région de Kazan³⁹, que ses amis appelaient communément « Grégoire ». C'est à Paris que Michel Bakounine fut présenté à Marx et c'est de cette époque que date leur inimitié réciproque⁴⁰. On sait que Marx avait rencontré à Paris Vassili Botkine et probablement aussi Nicolas Speschnèv.

Ils ne pouvaient lui déplaire. Intelligents, cultivés, hostiles au système autocratique de Nicolas I^{er} que Marx haïssait par-dessus tout, ils s'intéressaient à tout ce qui se passait alors en Europe. Excellents causeurs, ils écoutaient avec attention et s'avéraient souvent d'excellents épistoliers. Remplis de bonne volonté, ils poursuivaient des projets extrêmement séduisants et des plans qui ne purent jamais être réalisés. Mais l'irréalité de leurs conceptions n'allait apparaître que beaucoup plus tard. La fréquentation de ces gens apportait à leurs interlocuteurs de profondes satisfactions, mais aussi de nombreuses désillusions. Il faudra attendre la montée de la génération suivante, celle des démocrates révolutionnaires des années 1860 - 1870, pour voir se développer une collaboration réelle entre Marx et les émigrés russes.

C'est sans doute à ces premiers contacts avec les émigrés que songeait Marx lorsqu'il écrivait, le 12 octobre 1868, à Kugelmann, une lettre décrivant ironiquement certains aristocrates russes, qui, ayant dans leur jeunesse fréquenté les universités allemandes et parisiennes, « poursuivent sans cesse des extrêmes que leur fournit l'Occident ». Marx ajoutait que ces « mêmes Russes se transforment en canailles dès qu'ils prennent une fonction quelconque dans l'administration de l'État »⁴¹.

Parmi les « hommes inutiles » des années 1840 - 1850 il y en a eu plus d'un qui justifia plus tard ce jugement sévère. Ilya Sélivanov en est un exemple typique. Étant à Paris, il sympathisait avec les démocrates et non pas avec les libéraux modérés et prononçait des discours en faveur de la révolution, prenait part à des manifestations et envoyait des lettres pleines d'enthousiasme pour la révolution de 1848 à Paris. Tout cela ne l'empêcha pas d'assumer la fonction de directeur de la chancellerie du gouverneur Trepov, chargé en 1863 de la répression du mouvement patriotique polonais à Varsovie. Ce sympathisant des démocrates et des mouvements de libération s'était tout naturellement transformé en fonc-

³⁹ Voir K. Čukovskij, *Grigorij Tolstoj i Nekrasov*, « Literaturnoe Nasledstvo », vol. XLIX/L, 1949, pp. 365 - 396.

⁴⁰ Les rapports entre Marx et Bakounine ont été fréquemment décrits. L'ouvrage le plus exhaustif qui leur soit consacré est celui de I. Steklov intitulé *M. A. Bakounin, ego žizn' i dejatel'nost'*, vol. I - IV, Moskva - Leningrad 1926 - 1927. On trouvera également un supplément d'information dans les commentaires de B. Kamenev à *Byloe i dumy de Herzen*, Moskva - Leningrad 1932, pp. 594 - 620.

⁴¹ K. Marx, *Lettres à Kugelmann* (édition polonaise, Warszawa 1950, p. 72).

tionnaire docile du régime tsariste, appelé à russifier la Pologne⁴². Au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, le camp des coryphées du régime autocratique fut rejoint par Vassili Botkine⁴³, qui se fit connaître comme un véritable ultra dans les principales questions sociales et culturelles en Russie.

Ces « repentis » ne manquaient jamais de minimiser plus tard leur participation dans les événements de 1848 ainsi que leurs activités anti-tsaristes. Dans aucun cas cependant on ne peut les qualifier d'observateurs passifs, capables tout juste de noter ce qui les avait frappés durant leur séjour à l'étranger soit qu'il fût question de la gastronomie ou des phénomènes sociaux. Même Paul Annenkov, tout éloigné qu'il fût d'un radicalisme social, ne se cantonnait nullement dans « un tourisme d'esthète »⁴⁴ et ses fonctions ne se limitaient pas uniquement à remplacer des agences de voyages inexistantes alors ou de fournir des informations pour les touristes⁴⁵. Ses lectures et le cercle de ses fréquentations dépassaient largement la moyenne et le rapprochaient de ce groupe de Russes qui étaient décidément opposés au despotisme des tsars. A l'intérieur de ce groupe, appelé « cercle de Herzen » on pouvait noter certaines divergences encore avant que ses membres n'aient quitté la Russie. Ce sujet a, d'ailleurs, été déjà traité longuement par d'autres auteurs de sorte qu'il n'y a pas lieu d'y revenir. Mais il faut souligner, en passant, que les événements de 1848 et 1849 en Europe et en Russie et surtout l'insurrection de juin des ouvriers parisiens ont contribué à accroître encore ces divergences d'opinion et d'attitude. Certains — comme Annenkov et Botkine — furent entièrement dégrisés alors que d'autres, comme Herzen, firent d'abord une crise de désespoir et se répandirent en pronostics d'un pessimisme le plus noir. Ce n'est que plus tard que, surmontant la crise, ils surent sortir de cet état de passivité, d'« inutilité » en se consacrant à une lutte serrée contre le despotisme.

On aurait pu croire que ces « hommes inutiles » sont incapables d'une action consciente et organisée. Pourtant, chaque fois qu'un événement important commence à troubler la situation internationale ou intérieure d'un pays, on les rencontre dans les clubs et les cafés politiques, les ré-

⁴² B. P. Kozmin, *J. V. Selivanov i ego pismo iz revoljucionnoj Francii*, « Literaturnoe Nasledstvo », vol. LXVII, 1959, pp. 575, 576.

⁴³ Voir l'étude exhaustive de B. P. Egorov, *V. P. Botkin — literator i kritik*, « Trudy po russkoj i slavjanskoj filologii », vol. VI, pp. 20 - 81; vol. VIII, 1965, pp. 81, 122.

⁴⁴ C'est ainsi que Pierre Lavrov présentait Annenkov en analysant ses mémoires et ses articles (voir P. Ou., *Russkij turist 40-h godov* « Delo », 1877, n° 8, pp. 24 - 40; P. E., *Turist-estetik*, « Delo », 1879, n° 10, pp. 1 - 24).

⁴⁵ E. H. Carr, *The Romantic Exiles*, London 1933, p. 28.

dactions des journaux, sur les barricades et dans les manifestations de la foule, prêts à mourir tout comme les Polonais combattant sous la devise « Pour votre liberté et pour la nôtre! ». Dans ces cas-là, à chaque fois, on retrouve dans les dossiers de la police russe des renseignements concernant l'attitude « suspecte » et « les viles activités » des sujets du tsar séjournant momentanément à l'étranger. Les années 1830 et 1848 sont particulièrement fécondes à cet égard.

C'est ainsi que, durant les journées de Juillet 1830, Mikhaïl Kologrivov⁴¹, fils d'un général russe fort bien en cour, prend part à la bataille que livrent les insurgés à Paris. Kologrivov avait été envoyé à Paris par son père en 1828 afin de le « guérir » de ses idées avancées et de le soustraire à la vigilance des agents de la police politique. Cette mesure eut cependant un effet diamétralement opposé à celui qu'escomptait la famille du jeune homme puisque son séjour à Paris l'avait non seulement confirmé dans sa haine du despotisme, mais lui fit encore oublier les précautions élémentaires indispensables pour correspondre avec sa famille. Ainsi, Mikhaïl Kologrivov ne se gênait pas pour motiver, dans les lettres à sa mère, les décisions qui l'avaient amené à participer à la révolution de juillet et à s'enrôler, plus tard, dans la Légion Sacrée du général Francisco Mina pour combattre pour la liberté de l'Espagne. Ses lettres interceptées par la police politique russe, fournirent matière à une enquête menée plus tard contre le jeune étudiant.

Kologrivov rencontra dans la Légion Sacrée un de ses compatriotes, le jeune Valérian Rossi⁴², fils de Pierre Rossi, peintre officiel de la cour de Russie et membre de l'Académie Russe des Beaux Arts. Au cours des combats en Espagne, tous les deux furent nommés officiers et Rossi fut décoré. Mais le fils du peintre ne rentrera jamais plus en Russie et on ignore quel fut son sort après la défaite des insurgés. La seule trace qu'il ait laissée se trouve dans les dossiers de la police politique russe qui avait ouvert une enquête contre ce sujet russe à la suite du rapport du consul russe d'Ancône, daté du 3 mars 1831, rapport qui informait les autorités que Rossi avait rejoint les rangs des insurgés.

Parmi les suspects de « déloyauté », à la suite des lettres interceptées par la police russe, figurent deux témoins, si ce n'est deux participants aux événements de Juillet à Paris: Mikhaïl Kiriakov était de son état

⁴¹ Voir Archives Centrales d'État de la Révolution d'Octobre (fond 109, I eksp. 1830, n° 351); P. A. R - s k i, *Delo Mihaila Kologrivova*, « Russkaja Mysl' » 1901, n° 11; E. K a c m a n, *Russkij dobrovolc v rjadah ispanskikh insurgentov*, « Krasnyj Arhiv », 1937, vol. IV, (83), pp. 107 - 120; O. V. O r l i k, *Rossija i Francuzskaja revoljucija 1830 goda*, Moskva 1968, pp. 124 - 133.

⁴² Archives Centrales d'État de la Révolution d'Octobre (fond 109, III eksp., 1830, n° 54, pp. 1 - 3); O. V. O r l i k, *op. cit.*, p. 133.

fonctionnaire de la chancellerie du gouverneur général de la province de Novorossie. Sa description épistolaire des événements dont il fut le témoin oculaire lui coûta son poste. Le régime fut moins sévère à l'égard de Serge Poltoratski, qui se fit connaître par la suite comme bibliophile et collectionneur ⁴¹.

Un fait est certainement caractéristique. Le chef du III^e Département du ministère de l'Intérieur, le comte de Beckendorff, était chargé de rédiger chaque année un rapport pour Nicolas I^{er} concernant l'attitude et les opinions des populations de l'Empire russe ainsi que les activités de la police secrète. Or, ce fonctionnaire ne manqua pas d'attribuer toutes ces preuves de sympathie à l'égard des mouvements de libération et la participation à ces mouvements de quelques Russes isolés à une vaste entreprise de conjuration et à des menées d'une véritable organisation de conspirateurs contre le régime, laquelle n'existait, bien entendu, que dans sa propre imagination.

« Parmi les jeunes gens éduqués à l'étranger ou par des précepteurs étrangers — écrivait Beckendorff — ainsi que parmi les élèves des lycées, de l'Université de Moscou et parmi les blancs-becs et les cancre, nombreux sont ceux qui, imbibés d'idées libérales, rêvent d'une révolution et croient à la possibilité d'instituer un régime constitutionnel en Russie [...] Ils ont fondé déjà trois partis: un à Moscou et deux à Saint-Petersbourg. Leur but est de répandre les idées libérales; ils s'efforcent d'agir sur l'opinion publique et de prendre contact avec les jeunes militaires [...] Certains membres de ces partis (Kologrivov, Poltoratski et d'autres) ont rejoint les révolutionnaires parisiens » ⁴².

Comme on le voit, les hauts fonctionnaires de la police étaient enclins à exagérer le danger des menées antigouvernementales et leurs rapports concernant l'attitude de la population en étaient naturellement faussés. Cependant ils n'avaient pas entièrement tort: parmi les « blancs-becs imbibés d'idées libérales », qui fréquentaient l'université de Moscou, se trouvaient alors Herzen et Ogariov, qui vont être dans trois ans condamnés à l'exil pour « leur esprit d'indiscipline » et qui, plus tard, seront des émigrés volontaires.

Ces quelques extraits de la correspondance et des rapports de police nous donnent évidemment une idée un peu différente des « Russes séjournant à l'étranger » que celle qu'avaient leurs contemporains. Quant à Kologrivov et Rossi, on peut les considérer comme des prédécesseurs directs

⁴¹ O. V. Orlik, *op. cit.*, pp. 134 - 147; I. A. Fedosov, *Revoljucionnoe dviżenie v Rossii vo vtoroj četverti XIX veka*, Moskva 1958, p. 88.

⁴² « Krasnyj Arhiv », 1930, vol. I (38), pp. 141 - 142.

des grands révolutionnaires russes de 1848, tels que Bakounine, Herzen, Sazonov et Golovine.

Durant les années 1848 - 1849, le petit groupe de sujets russes, qui se trouvait alors hors des frontières de l'Empire russe, va non seulement prendre une part active aux événements révolutionnaires, mais il le fera au nom d'une « seconde Russie » dont la voix se fera alors entendre pour la première fois dans l'histoire.

En écrivant dans les journaux démocratiques, en prenant la parole aux réunions publiques, en publiant des livres dans des langues étrangères, les premiers émigrés russes s'efforçaient de briser cette « conspiration du silence » si commode pour les autorités russes. Ils n'y ont certes pas réussi du premier coup. Mais tous leurs efforts avaient une grande importance: aussi bien les tentatives avortées, celles qu'on ne vit jamais et celles qui furent étouffées dans l'oeuf, que celles qui furent couronnées de succès et apparurent au grand jour. Tout cela constituait une sorte de courant souterraine qui, en fin de compte, affaiblissait et rongait les racines du despotisme.

Alexandre Herzen pouvait donc écrire avec raison dans *Byloje i dumy*: « Trente années auparavant la Russie d'avenir n'existait qu'au milieu de quelques garçons à peine sortis de l'enfance et qui avaient si peu d'importance qu'ils pouvaient facilement se loger entre la semelle de la botte autocratique et le sol russe. Mais ils portaient en eux l'héritage du 14 décembre, l'héritage de la science universelle et du patrimoine national russe. Cette vie nouvelle végétait telle une herbe des champs sur la paroi d'un cratère de volcan encore en activité »⁵⁰.

Dans la vie des peuples, il arrive que les plus infimes contestations, les plus timides protestations prennent de l'importance, surtout lorsque les peines appliquées sont démesurément sévères en comparaison avec l'acte commis. Car la sévérité de la répression augmente la valeur de l'acte lui-même.

Le champ des activités des centres de l'émigration politique russe, qui allaient se développer au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, avait été préparé précisément à l'époque de la terreur policière du régime inhumain de Nicolas I^{er}. C'est alors qu'on se mit pour la première fois à débattre si l'exil volontaire pouvait être profitable, s'il est indiqué d'organiser une émigration russe à l'étranger. Depuis cette période, l'émigration russe allait être toujours rattachée aux mouvements démocratiques et révolutionnaires à l'intérieur de la Russie et constituer une sorte de réserve des forces pour ces mouvements. Échappant aux repressions et

⁵⁰ A. Herzen, *Sobranie...*, vol. IX, Moskva 1956, p. 35.

aux persécutions policières, l'émigration va rendre possible la survie des cadres révolutionnaires au moment où ceux-ci sont directement menacés. Désormais, les émigrés russes vont continuer inlassablement leurs activités jusqu'à la chute de l'Empire des Romanov.

(Traduit par Aleksander Wołowski)